

XYZ. La revue de la nouvelle

L'Arrivée des camions

Marc Provencher



Volume 1, numéro 2, été 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2615ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Provencher, M. (1985). L'Arrivée des camions. *XYZ. La revue de la nouvelle*, 1(2), 61–63.

Marc Provencher

L'Arrivée des camions

La famille Cirque avait à peine eu le temps de passer à table avant que les camions n'arrivent. Il y en avait six, hauts et blancs, qui roulaient sans bruit sur leurs énormes pneus. Dès que la rue avait hurlé sous leurs freins, seul son qu'ils émettraient jamais, bébé Cirque était accouru dans les fenêtres du salon. Il adorait les camions et n'en avait jamais vu d'aussi gros, même en rêve. Douze hommes en étaient descendus sous son regard radieux, portant sur leurs épaules de lourds outils. L'un d'eux, après avoir déposé au milieu de la chaussée une lunette d'arpenteur encore prisonnière de son emballage de polythène, lui avait fait un grand signe de la main. Bébé avait aussitôt voulu rendre son salut au monsieur, mais déjà sa maman arrivait sur ses talons et lui intimait l'ordre de regagner sa chaise. Le déjeuner allait refroidir, disait-elle, et papa n'était pas de bonne humeur : les cris incessants de son enfant chéri l'avaient empêché de dormir. Et depuis que bébé était revenu dans sa chaise, les traits de papa semblaient s'être encore assombris.

« Pas frais, le jus d'orange » laissa tomber monsieur Cirque, le nez dans le prospectus distribué la veille et annonçant l'arrivée des camions. En fait, pensait-il en le relisant pour la dix ou onzième fois, les camions s'étaient révélé plus efficaces encore que le texte ne le prétendait. Avant même que sa femme eût fini de beurrer les rôties, les camionneurs en avaient fini avec les fils téléphoniques et s'attaquaient aux trottoirs. Ils avaient dû en suer un coup pour les enrouler convenablement, en belles spirales bien nettes, comme sur la photo. Ou alors ils s'étaient servis d'un système de poulies fixées aux essieux. Si la ligne n'avait été emportée, songea-t-il, je télépho-

nerais à papa pour lui demander son avis. Et comment les camionneurs s'y étaient-ils pris pour charger les haies et les pelouses sans les abîmer ? Et les allées de fleurs ? Ni lui ni le reste de la famille n'avait pu assister à cette partie de l'ouvrage, car à ce moment-là les parois de la maison obstruaient encore la vue.

« Si tu en veux du frais, tu n'as qu'à aller en acheter ! » lui répondit madame Cirque tandis qu'on achevait de dégraffer les dernières vignes grimpantes. Pas très loin derrière son mari, là où s'était trouvée un moment plus tôt la voiture familiale, six hommes soulevaient la lourde couverture d'asphalte de la rue, révélant l'étrincelante blancheur qu'il y avait toujours eu dessous. Les six autres, penchés sur leurs thermos fumants, semblaient se reposer d'avoir démonté tant de façades. Elle n'en revenait pas de la vitesse à laquelle ils avaient chargé le tout dans les camions. Sans doute étaient-ils pressés de passer à une autre rue. Heureusement qu'ils laissaient les familles déjeuner en paix ! Elle aurait été choquée de les voir pénétrer dans son intimité avant la fin du repas. Malgré tout, leurs constantes allées et venues autour des fondations avaient fini par énerver le bébé. Et son père, du même coup, qui semblait maintenant à deux doigts de lui asséner une gifle. Je dois le retenir, se dit-elle, il va me l'abîmer ; mais ce ne fut pas nécessaire. À la toute dernière seconde, monsieur Cirque se détournait de l'enfant pour répondre aux salutations bruyantes que lui adressaient les voisins d'en face, du haut de leur salle à manger. Elle se sentit soulagée. Un instant elle avait craint que la chaise de son petit chéri, sous la poussée de la gifle paternelle, ne bascule au-delà de l'étroit périmètre de plancher qui leur restait. Le pauvre se serait certainement fracassé le crâne en arrivant en bas, contre le béton du solage que les camionneurs n'avaient pas tout à fait fini de desceller. Mon mari devient chaque jour plus grincheux, songea-t-elle. Si l'avenue de maman n'avait pas été emportée, je retournerais à la maison.

« Et comment voulez-vous que j'aille en acheter ? » éclata soudain monsieur Cirque. En un grand geste circulaire prolongé par le prospectus, il leur montra à tous deux l'abîme qui entourait désormais la salle à manger. Bébé Cirque suivit sa main des yeux sans comprendre. Il se sentait fasciné par le spectacle de l'immense drap blanc qui s'étendait partout en contrebas, et sur lequel le blanc des camions se fondait. La colère de son papa devait plutôt avoir trait à quelque chose qu'avait dit maman ; ou peut-être qu'il avait peur de ne pas pouvoir descendre de là. Sans doute n'avait-il pas re-

marqué les échelles que les messieurs commençaient à sortir de leurs camions. Comme elles étaient blanches, on pouvait facilement les confondre avec le reste. Tout ce qui ressortait encore, c'étaient les gens qui déjeunaient à perte de vue, perchés au sommet de ce qui restait de leurs maisons : d'étroites colonnes semblables à de vilaines excroissances qu'il faudrait bientôt araser. La plupart en étaient déjà au café. Au pied de ces échafaudages brinquebalants, à peine plus larges qu'une table, les camionneurs attendaient. Ils ne se sentaient plus très pressés. Ceux qui s'étaient chargés de la rue où habitait la famille Cirque se trouvaient même en avance sur les autres équipes. Dès qu'elles auraient terminé le café, il faudrait faire descendre les familles le long des échelles et les ranger, sans doute dans l'avant-dernier camion où il restait encore un peu de place. Ce serait l'affaire d'une minute ou deux. Restaient les morceaux de maison qui soutenaient les parquets des salles à manger. Les hommes du dernier camion s'en chargeraient. Ça devait bien entrer, en poussant. Après quoi les camions, leurs ventres effleurant presque le sol, pourraient enfin repartir et se confondre bientôt, au loin, avec la blancheur immaculée de la page.

Marc Provencher est né en 1963. Premier Prix du Concours de la revue *Critère* pour une nouvelle de science-fiction intitulée «Yarque» et publiée dans le numéro 45 de la revue *Solaris*. Il est aussi chroniqueur à la revue *imagine...*